

« J’ai beaucoup d’espoir » : conversation avec l’écrivaine haïtienne Kettly Mars sur son roman *Je suis vivant* (2015)

1 Introduction à l’œuvre de Kettly Mars

Kettly Mars, née le 3 septembre 1958 à Port-au-Prince, poursuit d’abord des études professionnelles dans le domaine du secrétariat et de la comptabilité, puis commence à travailler dans l’administration à l’âge de 20 ans. Bien qu’elle découvre très jeune sa passion pour la littérature, elle ne se met à écrire qu’au début des années 90 (cf. [Vitiello/Spears 2015](#) ; [Chanda 2015](#)). En écrivant de la poésie d’abord, elle remporte son premier succès littéraire en 1996 avec le prix du concours Jacques-Stephen Alexis de la Nouvelle. Active dans la vie culturelle d’Haïti, Kettly Mars tient une place importante dans le cercle des auteurs haïtiens contemporains qui vivent sur l’île (cf. [Ménard 2011b : 229](#)) et jusqu’à présent, elle a écrit neuf romans – dont le premier, *Kasalé*, est sorti en 2003 – pour lesquels elle a obtenu des prix littéraires ou des bourses, comme le prix Senghor de la Création littéraire en 2006, ou le prix Prince Claus et la Bourse Barban-court en 2011 (cf. [Vitiello/Spears 2015](#)). Malgré ces succès, ce n’est qu’en 2010, après le séisme en Haïti, qu’elle abandonne son travail dans l’administration pour se consacrer entièrement à la littérature et à ses activités de traductrice et de correctrice de textes.

Dans son œuvre romanesque, Kettly Mars met en scène la société à travers des personnages bouleversés et insiste sur les liens entre le destin individuel et l’histoire collective du pays (cf. [Vitiello/Spears 2015](#)). Elle n’a de cesse de dénoncer les conflits politiques et les tares de la société en Haïti (cf. [Chanda 2015](#)), en évoquant les répercussions de l’oppression coloniale qui a conduit à un clivage social et à la survie des régimes despotiques jusqu’aux ^{xx}^e et ^{xxi}^e siècles dans l’histoire haïtienne, dont l’époque de la dictature des Duvalier (1957–1986) est l’un des événements cruciaux (cf. [Ménard 2011a : 10](#)). Cette période, qui constitue l’arrière-plan dans d’autres textes, passe au premier plan dans le roman *Saisons sauvages*, publié en 2010 (cf. [Walsh 2014 : 68](#)). Dans ce texte, la protagoniste Nirvah Leroy s’inquiète du destin de son mari, rédacteur

d'un journal d'opposition et, comme le narrateur le laisse supposer, emprisonné dans les cachots des Duvalier (cf. [Bilodeau 2013](#)). Préoccupée par le bien-être de son mari et de ses enfants, elle devient la maîtresse d'un fonctionnaire du régime dictatorial, le secrétaire d'État de la Sécurité publique Raoul Vincent. De manière subtile, Kettly Mars raconte dans ce roman l'expérience collective de la dictature en Haïti à travers le destin individuel d'une femme qui, de la même manière que de nombreux protagonistes de l'écrivaine, à cause d'exigences irrconciliables, est en proie à un conflit déchirant (cf. [Chemla 2010](#)). En même temps, la constellation des personnages dans *Saisons sauvages* met en relief un autre motif central de l'œuvre romanesque de l'écrivaine. Il s'agit du conflit entre les différentes couches sociales en Haïti remontant à l'époque coloniale qui est représenté par deux antagonistes : d'un côté, Nirvah – bourgeoise, « mulâtre » et représentante d'une ancienne élite – et de l'autre, Raoul – de milieu plus pauvre et noir, représentant d'une nouvelle couche de parvenus sous le duvaliérisme.

En outre, l'écrivaine revisite la condition des femmes haïtiennes en soulignant une double répression : ces femmes ne souffrant pas seulement de la répression politique et de l'injustice sociale, mais encore des structures patriarcales d'une société qui les marginalise davantage (cf. [Borst 2010](#)). Bien que dans les textes romanesques de Kettly Mars ces femmes se soumettent parfois aux désirs des hommes, elles sont souvent présentées comme des personnages subversifs et forts, se révoltant pour briser leurs entraves. C'est le cas dans *Fado*, roman publié en 2008, dans lequel la protagoniste Anaïse lutte pour échapper à une vie de conventions et d'ennui après le départ de son mari. Elle remet en question toute son existence de manière radicale et se réinvente une nouvelle identité en devenant la prostituée Frida. Dès lors, en tant que femme forte et fière, la protagoniste s'émancipe de son rôle social prédéterminé d'épouse abandonnée en se réappropriant son propre corps et en défiant les contraintes sociales que les autres lui imposent (cf. [Péan 2008](#)).

Finalement, Kettly Mars aborde le sujet des passions interdites, excessives, parfois même brutales et de nature sexuelle qui sont très souvent des actes de soumission et d'émancipation à la fois, dont Marie, la fille de Nirvah dans *Saisons sauvages*, qui est d'abord violée par l'amant de sa mère et qui s'engage ensuite dans une liaison amoureuse avec lui, n'est qu'un exemple. Ces désirs avides s'observent tant chez des personnages féminins, comme Anaïse/Frida dans *Fado*, que chez des personnages masculins comme le gigolo Rico L'Hermite dans *L'heure hybride* (2005), poussé par un interminable goût des désirs, mais souffrant d'une vie de solitude (cf. [Magniez 2011](#) ; [Scott 2015](#)), ou le protagoniste du roman *Aux frontières de la soif* (2012), Fito Belmar. Dans ce dernier roman, Kettly Mars revisite en même temps l'actualité haïtienne, plus précisément le séisme du 12 janvier 2010, et ses conséquences pour la population (cf.

Chanda 2015). Au centre du texte se trouvent cependant les passions interdites du personnage principal : celui-ci est un écrivain qui n'arrive plus à écrire après un premier succès littéraire. Son engagement officiel dans les banlieues, où la population vit sous des tentes dans des conditions déplorables depuis le séisme, dissimule un abominable secret : Fito désire les jeunes filles dont les corps sont vendus dans les camps pour apaiser la misère de leurs familles (cf. Dufour 2012 ; Walsh 2014 : 80–81).

Le séisme de 2010 constitue également le point de départ du nouveau roman de l'écrivaine, *Je suis vivant*, présenté au public en 2015. La catastrophe déclenche une série d'événements qui conduisent au retour du protagoniste Alexandre dans sa famille, celle-ci l'avait fait interner dans une institution psychiatrique plus de 40 ans auparavant. Alexandre, souffrant de schizophrénie depuis son adolescence, est la partie de l'histoire familiale dont personne ne souhaite parler : « un voile qu'on ne soulevait pas » (Mars 2015 : 15). Pourtant, il rentre à la maison familiale des Bernier, exactement un an après le mort du père Francis, qui a adoré son fils aîné, mais qui l'a étouffé en même temps. Ce retour du fils et du frère prodigue réouvre les plaies et contraint les membres de la famille à se confronter à un passé dissimulé et à des souvenirs refoulés qui remontent à la surface. Au fur et à mesure, le lecteur apprend des détails sur le déroulement de la maladie d'Alexandre et sur l'événement tragique qui a mené à son hospitalisation permanente. Les chapitres mettent à nu, petit à petit, les relations à la fois tendues et tendres entre les frères et sœurs, qui sont à attribuer à la position particulière d'Alexandre dans la famille, due tant aux exigences du père vis-à-vis de son fils aîné qu'à la maladie d'Alexandre qui ne cesse de le détacher de la réalité qui l'entoure. Un élément particulièrement intéressant est le jeu des voix narratives dans le roman qui fait changer la perspective de chapitre en chapitre et engendre une multitude de narrateurs à la première personne « sans [...] enfermer [l'histoire] dans une expérience subjective » (Mars dans : Chanda 2015). Ces voix incluent les membres de la famille ainsi que les employés de la maison, ou des personnages du dehors qui pénètrent dans l'univers clos de la maison familiale. Chacun de ces témoignages individuels offre au lecteur une nouvelle perspective sur le passé et le présent, si bien que la narration dévoile le panorama complexe des conflits et des relations familiaux (Figure 1 and Audio 1).



Fig. 1 et audio 1. Extrait de *Je suis vivant* (Mars 2015 : 38–44) lu par Kettly Mars le 14 octobre 2015 lors de la soirée de lecture au « Salon Littéraire » de l'Université Leibniz de Hanovre (Allemagne). © Editions Mercure de France (photographie © Philip Bartz).
Online resource: <http://heidicon.ub.uni-heidelberg.de/id/662643>

2 Conversation avec Kettly Mars sur *Je suis vivant* (2015)¹

Julia Borst : Le début du roman aborde le sujet du tremblement de terre, une expérience décrite à travers la perspective du protagoniste schizophrène, et le pressentiment de son retour dans la maison familiale. Nous apprenons que la clinique où réside Alexandre ferme ses portes à la suite d'un cas de choléra, une maladie réapparue en Haïti après le séisme. Comment as-tu eu l'idée de relier la catastrophe naturelle à cet événement très intime du retour du frère et fils schizophrénique ?

Kettly Mars : En effet, c'est une histoire vraie qui s'est produite dans ma famille. Ce n'est donc pas tout à fait de la fiction. Le retour de ce fils chez lui après 40 ans, à cause de l'épidémie de choléra, est un fait réel. Mais bien sûr, tout ce qui fait l'intrigue, c'est-à-dire les personnages, l'environnement, les his-

¹ La conversation suivante est basée sur une interview de Kettly Mars réalisée le 14 octobre 2015 dans le cadre d'une soirée de lecture au « Salon Littéraire » de l'Université de Leibniz de Hanovre (Allemagne). Certains passages sont des réponses aux questions posées par le public. Je tiens à remercier particulièrement les intervenants pour leurs remarques pendant la discussion.

toires personnelles ne sont que fiction. Seul le fil de la trame est une histoire vraie.

En outre, il y a peu de romanciers ou romancières haïtiens qui ont abordé le thème de la folie. Marie Chauvet l'a fait et je pense qu'elle reste la figure principale à avoir traité de ce sujet dans la littérature haïtienne. Parmi les jeunes auteurs, certains l'ont abordé, je pense particulièrement à Makenzy Orcel et ses romans *Les latrines* (2011) et *Les immortelles* (2010). Mais ce n'est pas un sujet que nous abordons d'un cœur léger, parce que la folie est souvent perçue comme une malédiction en Haïti. Il y a un fond de superstition très lourd en Haïti, on croit que tout arrive pour une raison, qu'il n'y a rien de naturel mais qu'il y a quelque chose derrière. Très souvent, les Haïtiens pensent que quelqu'un est fou parce qu'il paie pour une mauvaise action commise par sa famille, ou bien parce qu'il n'a pas répondu à l'appel des esprits vodou de la famille. Quelle est la valeur réelle de la folie dans la société haïtienne ? J'ai des doutes là-dessus. La folie est une maladie, mais comme elle atteint le cerveau, comme elle touche à notre essence, elle est déroutante et, dans les sociétés où les gens sont peu éduqués, on a tendance à mettre tout sur le compte de l'ésotérique, ou sur ce que l'on ne comprend pas. J'ai fait face à des réactions mitigées à la sortie de ce livre, car certaines personnes n'ont pas très bien pris le fait que j'aie parlé de ce thème qui touche ma famille. Certains se sont même vexés que j'aie osé le faire. Mais je pense qu'il est temps de casser ce tabou sur la folie et je prends sur moi de le faire avec tout le respect et toute la sensibilité possible.

Julia Borst : Bien que le séisme soit le point de départ de la narration, l'intrigue de *Je suis vivant* en fait plutôt un roman de « l'après-séisme », qui pose la question de savoir comment continuer à vivre après la catastrophe, un sujet évoqué également par le titre du roman. Est-ce que le séisme représente un tournant dans ta propre vie et écriture ? Et que signifie-t-il pour Haïti en général ?

Kettly Mars : C'est un événement tellement immense que je pense qu'il y aura toujours dans notre histoire un avant-séisme et un après-séisme. Au niveau des artistes, qu'ils soient littéraires, plasticiens ou issus des arts de la scène, la création revient. Nous voyons surgir des productions inspirées de l'événement ou de la période qui suit. Cela devient un repère de nos vies sans que l'on n'y puisse rien. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que nous avons connu des mois, des années difficiles après ce séisme et, cinq ans après, nous sommes un peu plus stables. Mais c'est quand même un événement qui me fait voir comment la nature humaine a beaucoup de ressort, beaucoup de force en elle. Je peux même te raconter une anecdote : je joue au badminton avec des amis, dans un petit club pour les plus de 50 ans. L'un de nous avait un frère sur lequel

un pan de mur était tombé. Il a été conduit dans un bateau-hôpital américain posté dans la rade, venu nous aider peu de temps après le séisme. Mais évidemment, il y avait tellement de monde et tellement de gens qui souffraient qu'il fallait y laisser les malades, les familles ne pouvant pas rester. Quand mon ami est revenu deux jours plus tard chercher son frère, plus personne ne le trouvait. Jusqu'à aujourd'hui – cinq ans après – ils ne savent toujours pas ce que ce frère est devenu. Il y a énormément de cas comme celui-ci : des centaines, des milliers d'individus ont été touchés d'une façon ou d'une autre par ce séisme. Évidemment, c'est quelque chose qui reste avec nous longtemps.

Julia Borst : Le fait que le roman ne soit pas raconté depuis la perspective d'un seul narrateur, mais d'une multitude de narratrices et narrateurs, attire l'attention du lecteur.² Qui sont ces voix qui parlent dans le roman et pourquoi est-ce que tu as choisi cette polyphonie narrative ?

Kettly Mars : Parce que ce qui caractérise cette famille est, en fait, le silence. Le silence autour de ce frère, le silence autour de la maladie mentale qui est un sujet toujours très sensible dans toutes les sociétés. Et d'autant plus en Haïti où on a une image plutôt négative de la folie car, à cause de la faiblesse des institutions de santé, on retrouve souvent des fous, jeunes ou vieux, dans les rues. C'est quelque chose qui nous blesse et, le plus souvent, on garde le secret autour de la maladie mentale. C'est pour rompre ce silence que j'ai voulu écrire ce roman au niveau familial et au niveau de la société en général. Je trouvais que faire parler chaque personne ouvre sur un petit univers à part, puisqu'ils ne se parlent pas entre eux ; je souhaitais que chacun soit présenté individuellement, même si on retrouve des liens automatiquement dans les chapitres, dans ce qu'ils pensent. Je pensais que cela rendrait plus fidèlement la situation de cette famille et ce silence qui, depuis leur enfance, a toujours été comme une sorte de défense, ou bien une façon pour eux de tout supporter. C'est la situation de ce frère qui la touche profondément.

Julia Borst : De nombreux autres chapitres du roman abordent le sujet de la dictature, ce qui sert de point de départ d'un voyage dans le passé et ouvre l'univers clos de la maison familiale vers l'histoire haïtienne du xx^e siècle. À

² Les chapitres lus par l'écrivaine lors de la soirée de lecture en sont un exemple (cf. Audio 1). Nous y faisons la connaissance de différentes voix narratives : d'un côté, Gabrielle, la sœur benjamine du protagoniste, qui rappelle la relation intime mais aussi ambivalente qu'elle a eue avec Alexandre dans leur enfance ; de l'autre, un narrateur à la troisième personne dont la focalisation est (entre autres) celle de la matriarche de la famille, Éliane, qui contemple son fils Alexandre qui dort (cf. Mars 2015 : 38–44).

travers les perspectives des divers membres de la famille, le lecteur n'apprend pas seulement plus de détails sur la maladie d'Alexandre, il en apprend aussi sur un autre type de « folie » qui règne à l'époque dans la société haïtienne, à savoir le duvaliérisme. Il est frappant que ce motif apparaisse dans beaucoup de tes romans. Est-ce que tu pourrais expliquer les raisons de la présence latente de ce sujet dans ton œuvre ? Quel rôle la dictature joue-t-elle encore dans la société haïtienne de nos jours ?

Kettly Mars : C'est une question qui m'interpelle beaucoup. Comment, après 30 ans de dictature, nous sommes aujourd'hui dans cette situation sociale, politique, économique ? Moi, je suis née avec la dictature, exactement un an après le début de cette dictature, donc elle était une toile de fond durant toute mon existence. Je me rappelle le jour où Jean-Claude Duvalier, le fils de « Papa Doc » [François Duvalier ; complément de J.B.], a laissé le pays. J'étais déjà une femme, j'avais mon premier bébé dans les bras ; cela veut dire que tout mon horizon, tout mon univers a été coloré par cette dictature. Je me rappelle que, quand j'ai écrit *Saisons sauvages*, sorti en 2010, ma sœur m'a appelée du Canada pour me dire de faire attention. Alors que cela faisait 20 ans que la dictature était tombée ! Pourtant, celle-ci est toujours dans notre conscience, par son poids, par les effets qu'elle a encore sur nous, et malheureusement par la détérioration des valeurs qu'elle a inculquées pendant 30 ans.

Aujourd'hui, je trouve encore des gens qui pensent que, sous Duvalier, la vie était meilleure : que l'on pouvait sortir la nuit, que tout était mieux. C'est une forme de révisiennisme qui se fait volontairement. Notre gouvernement actuel est un gouvernement néo-duvaliériste à mon avis. C'est la même mentalité, ce sont les fils des duvaliéristes de l'époque qui sont aujourd'hui au pouvoir. C'est une situation qui est très dure à vivre. Sous la dictature, nous vivions dans un chaos organisé. Il y avait le terrorisme, mais c'était le terrorisme d'État. Aujourd'hui, c'est le chaos désorganisé, on ne sait plus qui fait quoi. Nous connaissons un phénomène de trafic de drogues qui est très important et qui est évidemment en rapport avec la misère qui règne : nos jeunes n'ont pas de perspective d'avenir, le niveau d'éducation est très faible. Pour ma part, j'essaie de comprendre tout cela, j'essaie d'analyser. Pourtant, ce n'est pas forcément une démarche voulue, ce n'est pas quelque chose que je décide de faire. J'aimerais bien écrire des choses gaies, des choses qui font rire, parler d'amants ou d'autre chose. Mais cela vous rattrape puisque vous êtes témoin, vous avez une conscience. Je ne suis donc pas une activiste ni une politicienne engagée, je suis juste un témoin et je me dois de dire la vérité et de dire la vérité des autres aussi.

Quand je compare Haïti avec la République Dominicaine à côté, ce pays avec lequel nous avons tellement de problèmes sociaux, économiques et politi-

ques : je constate que, bien qu'ils aient aussi connu 30 ans de dictature avec Trujillo, ils sont sortis de ce marasme et, économiquement, ils sont 30 ans, voire 40 ans devant nous. C'est pourquoi je me pose la question de savoir ce qui explique cette différence. Il y a tellement de théories, tellement de thèses pour expliquer cette différence. L'une d'entre elles est que les Dominicains eux-mêmes ont éliminé Trujillo. Il y a eu cette catharsis, ils ont fait le geste de casser cette dictature eux-mêmes, tandis que François Duvalier est mort dans son lit et Jean-Claude Duvalier est revenu en Haïti en 2011 après 25 ans d'exil en France et nous l'avons reçu ! Avec tapis rouge ! Il est vrai qu'il y a eu des velléités, des protestations, mais elles se sont noyées dans la foule. Je pense que tant que ces choses-là ne sont pas mises dehors, tant que la justice n'a pas été faite, tant que nous sommes embourbés dans ce marasme, nous aurons du mal à nous en sortir.

Julia Borst : Est-ce que tu crois que les écrivains et la littérature occupent une position particulière dans la société haïtienne en ce qui concerne la dénonciation des problèmes du passé et du présent ?

Kettly Mars : Absolument. Il y en a d'ailleurs qui l'ont payé très cher : c'était soit la prison soit l'exil. Ma génération, celle qui écrit aujourd'hui, a beaucoup de chance puisque nous sommes la génération de la non-censure. La majorité de ceux qui écrivent en Haïti sont de ma génération – et certains plus jeunes, mais ceux de ma génération ont eu la chance de pouvoir parler depuis 30 ans. Je pense que c'est le seul acquis que nous ayons et qui soit irréversible : c'est le droit de parler, le droit de gueuler et maintenant, on parle trop peut-être, on dit n'importe quoi. Au moins, nous avons cela d'acquis. Donc la dictature revient, j'aimerais bien m'en défaire, mais j'ai du mal.

Julia Borst : Plus tard dans le roman, des narrateurs qui ne font pas partie de la famille des Bernier font leur apparition, parmi eux Norah qui prend une position particulière dans le roman. Tandis que même les employés de la famille qui servent de narrateurs sont profondément enracinés dans l'univers clos représenté par la maison familiale, Norah est la seule qui vienne effectivement de l'extérieur. Cette jeune femme pose pour Marylène, la sœur aînée d'Alexandre, une peintre internationalement connue qui, pourtant, se trouve dans une crise créatrice depuis le retour de son frère. C'est la raison pour laquelle celle-ci décide de ne plus peindre de natures mortes mais des personnes vivantes.

Le regard de Norah présenté dans *Je suis vivant* est celui d'une « fille de la rue ». C'est un regard qui critique l'univers de la bourgeoisie haïtienne, qui dénonce à la fois le clivage et l'injustice sociaux en Haïti, un pays où, selon les propos de Norah, la bourgeoisie ne sait rien « de la vie dehors » (Mars 2015 : 121).

Quel est le rôle de Norah dans le roman ? Quelle était ton idée quand tu as élaboré ce personnage ?

Kettly Mars : Le roman se déroule à huis clos dans cette propriété familiale, où tout le monde vit ensemble, à l'exception de la sœur Gabrielle, la rebelle. Introduire Norah était une façon d'amener un souffle de l'extérieur dans ce cocon familial, de porter un regard sur ce qui se passe à l'intérieur, puisque Norah est une fille du peuple. Elle vit dans une sorte de bidonville. C'est une femme très intelligente qui a un regard réaliste sur la réalité de son pays. Elle-même veut sortir de la misère et de la pauvreté, et elle a senti toute de suite qu'en entrant dans cette cour et en rencontrant cette femme – cette peintre qu'elle a senti tellement fragile, tellement vulnérable – il y avait là une opportunité pour elle de se faire payer des études, de vivre mieux, et peut-être même de voyager. Donc elle symbolise le regard du dehors, le regard de la ville, le regard du séisme aussi puisqu'elle vit sous une tente encore un an après la catastrophe. C'est une réalité quotidienne, ces jeunes femmes qui vivent de leur corps, de leur charme pour survivre au jour le jour.

Julia Borst : Oui, j'avais aussi l'impression qu'à bien des égards Norah ressemble à d'autres femmes dans ton œuvre qui se servent de leur pouvoir d'attraction et de leur sexualité pour se révolter contre la fatalité de la vie. Quels rôles jouent celles-ci dans tes textes en général ?

Kettly Mars : Se révolter contre la fatalité, c'est très littéraire mais en fait, c'est une question de survie. Il ne faut évidemment pas considérer cela comme cent pour cent vrai. Il y a heureusement une jeunesse saine, il y a heureusement certaines femmes qui ne cèdent pas à la facilité de tomber dans la prostitution. Il y a des gens qui parviennent à s'en sortir autrement. Mais ces femmes sont un phénomène que nous connaissons bien et qui est dénoncé. Ces jeunes filles et ces femmes sont faciles à trouver et, très souvent, les parents les encouragent à faire commerce de leur corps pour aider la famille à survivre, à envoyer un petit frère ou une petite sœur à l'école. C'est une forme de prostitution dont on essaie de masquer le nom mais dont beaucoup profitent. C'est une réalité de la société haïtienne aujourd'hui et ce ne sont pas exactement des personnages de roman, ce sont des victimes. Faire leur portrait, pour moi, est une façon de dénoncer cette situation.

Julia Borst : Norah, que veut-elle exprimer quand elle dit que la bourgeoisie haïtienne ne sait rien « de la vie dehors » ? Quelle est l'origine de ce clivage social en Haïti auquel cette narratrice fait allusion ?

Kettly Mars : C'est son point de vue et il n'est pas forcément entièrement correct ou réel. Puisqu'il y a un tel clivage, une telle différence économique (il y a ceux qui ont les moyens de vivre décemment et ceux qui n'ont rien du tout, si bien que parfois on a presque honte d'aller à l'école, d'avoir une voiture, de pouvoir voyager, alors que ce sont des choses tout à fait banales dans d'autres pays). C'est justement à cause de cet écart tellement énorme entre les couches sociales en Haïti.

Par exemple, le simple fait de parler français est déjà quelque chose qui vous singularise puisque 90% de la population ne parle pas un français correct. Le français en Haïti, c'est presque une langue qui fait une démarcation dans la société et c'est pourquoi, heureusement, aujourd'hui il y a une culture créole et il y a une littérature créole qui est en hausse. Depuis l'année dernière, une académie créole a même été fondée et, nous autres artistes et intellectuels, la voyons d'un très bon œil. Par exemple, à un certain moment, je me posais des questions sur le fait d'écrire en français. J'aime beaucoup le français, c'est la langue que j'ai apprise à l'école, c'est avec cette langue que j'ai découvert la beauté et la littérature. Mais parfois, je me demande pour qui j'écris.

C'est cela la situation. Les choses qui paraissent normales et banales sont très difficiles à vivre dans le contexte haïtien. Donc, Norah a ce point de vue sur la bourgeoisie : ce sont des bienheureux, ils se foutent pas mal de la vie des autres, ils n'ont pas de sentiment. Alors qu'au fond, nous sommes tous affectés par ce qui se passe et nous essayons d'aider, avec nos moyens, nous essayons de faire quelque chose, mais, d'une certaine manière, nous sommes tous victimes de la situation générale.

Julia Borst : Tandis que le tableau que tu nous as peint sur la réalité haïtienne est en partie assez sombre, *Je suis vivant* dresse une vision plutôt optimiste, si l'on prend le microcosme familial en tant que symbole de la société haïtienne. Dès que le retour d'Alexandre s'annonce, les autres membres de la famille craignent sans cesse qu'une situation catastrophique ne se produise. Pourtant, cette catastrophe ne se produit pas.

Kettly Mars : En effet, la catastrophe ne s'est pas produite, et au contraire, le retour d'Alexandre a été l'occasion pour les membres de la famille de se reconstruire, de se rapprocher les uns des autres parce qu'il a fallu déployer de l'énergie pour le recevoir, le mettre à son aise, le soigner, etc. Et bien chacun y met du sien. C'est aussi l'occasion de retomber dans les souvenirs et de retrouver les moments de tendresse. Ce sont d'ailleurs ces moments de tendresse en famille que j'ai voulu faire ressortir. Il n'y avait pas que des moments de frustration ou de peur, il y avait aussi une tendresse qui gardait cette famille unie et

qu'ils ont au fur et à mesure ressentie ; c'est elle qui a permis le retour d'Alexandre au milieu d'eux.

Je sais que beaucoup de lecteurs s'attendaient à cette catastrophe mais, heureusement, elle n'a pas eu lieu. Des lecteurs m'ont posé la question de savoir si pour moi *Je suis vivant* est une allégorie de la vie haïtienne : est-ce que j'ouvre une note d'espoir aussi sur la reconstruction de cette société ? En fait, oui, je suis de ceux et de celles qui ont espoir que Haïti ira mieux. C'est pour quoi je suis chez moi, c'est un pays que j'ai dans la peau, c'est mon pays, c'est là que je me sens bien. Je pense qu'il y a des forces positives qui finiront par faire une masse critique pour changer la situation. Je ne mets pas de limitation dans ce processus, mais je pense qu'il aura lieu. Et nous le croyons fermement et nous travaillons dans ce sens, c'est-à-dire avant tout rester positif, ce qui n'est pas toujours facile, et ensuite dénoncer ce qui n'est pas bon, retourner aussi dans notre passé pour savoir pourquoi le présent est sombre et ne plus commettre les mêmes erreurs. J'ai beaucoup d'espoir.

Julia Borst : Cet optimisme très présent quant à l'avenir dans *Je suis vivant* – et qui d'ailleurs distingue ce roman des autres qui lui sont antérieurs –, dirais-tu que c'est un tournant dans ton travail d'écriture ?

Kettly Mars : Je pense que *Je suis vivant* est celui de mes romans qui se termine le mieux, entre guillemets. Est-ce que c'est une évolution dans mon écriture ? La question se pose. Je n'ai jamais cru aux happy endings, jusqu'à *Je suis vivant*. Ce n'est pas un happy ending, mais au moins c'est une fin apaisée de roman. Jusqu'à présent, j'avais peut-être trouvé un moyen d'éviter des fins trop sombres en laissant des fins ouvertes à mes romans, comme par exemple dans *Fado* ou dans *Saisons sauvages*. Ce dernier est le roman où inévitablement les lecteurs viennent à moi dans la rue ou dans les supermarchés pour me dire : « mais qu'est-ce qui est arrivé à cette femme et sa famille ? » Je leur dis : « je vous laisse terminer pour moi le roman selon que cette héroïne vous ait plu ou que vous l'ayez détestée, vous allez alors lui faire son destin ». Je mets donc en quelque sorte la responsabilité sur les épaules des lecteurs.

Mais effectivement, je sens que je suis à une phase de ma création où j'aimerais ouvrir sur plus d'optimisme. Des fois j'aimerais écrire des choses plus positives, plus enthousiastes, parce qu'il n'y a pas que des choses sombres dans ma vie. J'ai une vie normale, j'ai des enfants, je suis bien chez moi. Quand on dit que Kettly Mars est une écrivaine qui vit – on dit toujours – *encore* en Haïti, c'est comme dire que vivre en Haïti est quelque chose d'anormal. Très souvent, je leur dis : « enlevez « encore », je suis chez moi, c'est un choix ». Évidemment, j'ai peut-être au moins une fois dans ma vie remis ce choix en question au vu des circonstances, des difficultés, mais il suffit de suivre les nouvelles

dans le monde, toute société a ses difficultés. J'ai envie d'être plus positive, ou bien au moins plus satirique, un peu laisser les choses sombres de côté, ce qui est lourd. Et je sens que je suis dans cette phase d'évolution de ma création.

Julia Borst : Merci beaucoup, Kettly, pour cette interview.

Bibliographie

- Bilodeau, Sarah (2013). « Un-Silencing Resistance. A Trilogy of Dictatorship Novels by Évelyne Trouillot, Kettly Mars, and Marie-Célie Agnant ». Dans : *Journal of Haitian Studies* vol. 19, n° 2, p. 227–230.
- Borst, Julia (2010). Interview personnelle avec Kettly Mars [inédiée]. Pétienville, 9 août 2010.
- Chanda, Tirthankar (2015). « Kettly Mars : La littérature nous apprend à être des hommes ». Dans : <http://www.rfi.fr/hebdo/20150529-haiti-kettly-mars-je-suis-vivant-litterature-nous-apprend-etre-hommes> (consulté le 19 avril 2016).
- Chemla, Yves (2010). « Kettly Mars, Saison sauvages ». Dans : <http://lenouvelliste.com/lenouvelliste/article/80158/Kettly-Mars-Saisons-sauvages> (consulté le 19 avril 2016).
- Dufour, Armelle (2012). « Aux frontières de la soif de Kettly Mars ou la fascination devant l'horreur ». Dans : <http://lenouvelliste.com/lenouvelliste/article/105740/Aux-frontieres-de-la-soif-de-Kettly-Mars-ou-la-fascination-devant-lhorreur> (consulté le 19 avril 2016).
- Kettly, Mars (2003). *Kasalé*. Port-au-Prince : Imprimeur II.
- Kettly, Mars (2005). *L'heure hybride*. La Roque d'Anthéron : Vents d'Ailleurs.
- Kettly, Mars (2008). *Fado*. Paris : Mercure de France.
- Kettly, Mars (2010). *Saisons sauvages*. Paris : Mercure de France.
- Kettly, Mars (2012). *Aux frontières de la soif*. Port-au-Prince : Société du Rhum Barban-court.
- Kettly, Mars (2015). *Je suis vivant*. Paris : Mercure de France.
- Magniez, Michel (2011). « Le héros homosexuel dans les récits en Haïti ». Dans : Ménard, Nadève (éd.). *Écrits d'Haïti. Perspectives sur la littérature haïtienne contemporaine (1986–2006)*. Paris : Karthala, p. 213–228.
- Ménard, Nadève (2011a). « Introduction : Pour un nouveau regard sur la littérature haïtienne ». Dans : Id. (éd.). *Écrits d'Haïti. Perspectives sur la littérature haïtienne contemporaine (1986–2006)*. Paris : Karthala, p. 7–18.
- Ménard, Nadève (2011b). « La sensualité au cœur de la vie ». Dans : Id. (éd.). *Écrits d'Haïti. Perspectives sur la littérature haïtienne contemporaine (1986–2006)*. Paris : Karthala, p. 229–233.
- Péan, Leslie (2008). « Une lecture de Fado de Kettly Mars ». Dans : <http://lenouvelliste.com/lenouvelliste/article/64719/Une-lecture-de-Fado-de-Kettly-Mars> (consulté le 19 avril 2016).
- Scott, Lindsey (2015). « Selling Sex, Surpressing Sexuality. A Gigolo's Economy in Kettly Mars's L'heure hybride ». Dans : *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 19, n° 5, p. 543–550.
- Vitiello, Joëlle / Spears, Thomas C. (2015). « Kettly Mars ». Dans : <http://ile-en-ile.org/mars/> (consulté le 29 mars 2017).

« J'ai beaucoup d'espoir » : conversation avec l'écrivaine haïtienne Kettly Mars – 129

Walsh, John P. (2014). « Reading (in the) Ruins. Kettly Mars's Saisons sauvages ». Dans : *Journal of Haitian Studies*, vol. 20, n° 1, p. 66–83.

